

# Auguste et Adolphe STOEBER : frères et poètes

---

par Jean-Eric de PRAT - 18 mai 1982

A quelques pas de l'entrée de « l'Ermitage », du côté gauche lorsqu'on gravit le boulevard Gambetta à Mulhouse, naît une rue bordée de maisons de maîtres et de jardins magnifiques, la plus belle peut-être de tout le Vignoble : c'est la rue Stoeber.

On y accède également en gravissant les marches du petit escalier de pierre qui relie le boulevard Gambetta, situé en contre-bas, à une terrasse assez large, entourée d'une coquette balustrade de grès. Un banc accueillant y incite le promeneur à se reposer quelques instants sous les trois grands arbres qui dispensent en été une ombre bienfaisante. Un peu plus loin, s'élève l'imposant bâtiment blanc du consulat suisse.

Cette rue tient son nom des deux frères Stoeber qui ont passé à Mulhouse, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la plus grande partie de leur existence. Pédagogue réputé, le premier, Auguste, était un historien érudit, intéressé à la fois par l'histoire générale et par celle plus limitée, de son pays natal. Quant au second, Adolphe, qui était pasteur, il jouissait d'une belle renommée d'écrivain et de poète.

La famille Stoeber était de vieille souche strasbourgeoise. On peut en remonter la généalogie jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, c'est aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles que les Stoeber, issus d'un milieu bourgeois, devaient prendre à la vie religieuse et intellectuelle de l'Alsace une part prédominante.

Trois des ancêtres de la famille, Sébastien, Gabriel et Jean-Sébastien avaient été pelletiers. Le dernier nommé fit faire des études de théologie à ses deux fils. Elie et Jean-Sébastien orientant ainsi les Stoeber vers la vie universitaire. Jusqu'à Daniel-Ehrenfried (1779-1855) le père d'Auguste et d'Adolphe, leurs descendants devaient être pasteurs, notaires ou diacres. Au cours du siècle dernier, différentes alliances les firent entrer en parenté avec d'autres vieilles familles alsaciennes : les Lobstein, Ziegenhagen, Haug, Kuss, Kampmann et Oberlin.

On reconnaissait un certain talent poétique à la grand-mère des deux frères, Marie-Salomé Stoeber, fille du chirurgien Daniel-Théophile Ziegenhagen et élève d'Oberlin, le célèbre philologue. Elle transmet ce don à son fils, Ehrenfried, et par lui à ses deux petits-fils.

## **Daniel-Ehrenfried STOEBER : le père**

Daniel-Ehrenfried Stoeber étudia le droit à Strasbourg, Erlangen et Paris, succéda à son père, le notaire Jean-Daniel Stoeber et devint, au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'un des représentants les plus éminents du courant littéraire alsacien qui atteignait à cette époque un niveau très élevé. On lui doit le « Neujahrbüchlein in Elsässer Mundart » (genre d'almanach en dialecte) un « Alsatisches Taschenbuch » (un agenda alsatique) et de nombreux contes et récits « Steintäler Gedichte » (poésies du Ban de la Roche), enfin une « Vie de J.F. Oberlin », pasteur à Waldbach au Ban-de-la-Roche. Il s'occupait également du périodique « Alsa » et écrivit une comédie en dialecte « Daniel oder der Strassburger auf der Probe » (Le Strasbourgeois à la répétition - 1823) et un drame d'un acte en vers « Feodor Polsky oder eine Nacht in Polens Wäldern » (Une nuit en forêt polonaise). Il traduisit aussi trois romans de Chateaubriand, « Pygmalion » de Rousseau et « Les Templiers », une tragédie de F.J.

Raynouards. Ce n'est pas aller trop loin que de dire qu'il fut avec Arnold, l'auteur de la pièce classique « Der Pfingstmontag » (Le lundi de Pentecôte), l'un de ces poètes qui ont rendu au dialecte la place qui lui revint de droit dans les lettres alsaciennes.

Il mourut le 28 décembre 1835, avant d'avoir pu célébrer son 57<sup>e</sup> anniversaire. En cette circonstance, son fils Adolphe, qui se fit aussi l'interprète d'Auguste, écrivit au poète souabe Gustave Schwab. « Ce que notre père a fait pour le maintien et le rajeunissement de la poésie en Alsace depuis plusieurs années, nous le poursuivrons de toutes nos forces ».

Tous deux devaient tenir leur promesse et faire honneur à l'œuvre de leur père.

## **Auguste Stoeber (1808-1884)**

L'aîné des frères Stoeber naquit le 9 juillet 1808, à Strasbourg, dans une vieille maison portant le nom de « Zum Drescher » (Au batteur) et située sur l'ancienne place des Vins. Filleul du vieux poète colmarien Pfeffel, il se vit souhaiter « une cordiale bienvenue en ce monde, un esprit ouvert, un cœur doux et que les abeilles de l'Hymette viennent très tôt se poser sur ses lèvres », par J.P. Hebel.

La maison de ses parents était fréquentée à l'époque par de nombreuses personnalités littéraires. Elles ne tardèrent pas à faire appel aux dispositions poétiques que l'enfant manifesta dès son jeune âge. Après avoir reçu les fondements de son instruction à la maison, et fréquenté l'école paroissiale de St-Pierre-le-Vieux, il entra en 1816 au gymnase protestant Jacob Sturm, à Strasbourg. Le jeune lycéen s'adonna avec passion aux études littéraires. Il écrivit bientôt des poèmes et des pièces de théâtre qu'il jouait ensuite avec ses camarades dans le grenier de la maison paternelle. A la même époque, il créa un périodique littéraire manuscrit. En 1824, il fonda un cercle littéraire « Gesellschaft der Frühlingsblüthen » (Société des fleurs printanières) dont les membres publièrent un an plus tard chez J.B. Keltz, à Strasbourg, un recueil de poésies « Alsatische Vergissmeinnicht » (Myosotis Alsatiques) sous le pseudonyme commun de H.W. Asper.

Après avoir terminé avec succès son année de rhétorique, Auguste Stoeber s'inscrivit à l'Université pour y étudier la théologie, l'histoire et la littérature. Parmi ses maîtres figuraient, entre autres, F.H. Redslob, J. Matter, et E. Reuss. Parallèlement à ses études, le jeune homme déployait une intense activité d'écrivain, de poète et de journaliste.

Au printemps de l'année 1834, il entreprit un "Essai historique et littéraire sur la vie et les sermons de Geiler de Kaysersberg" qui devait lui valoir le baccalauréat de théologie. Ordonné le 20 avril de la même année, il s'installa à Oberbronn en compagnie de sa mère et de sa soeur (ses parents s'étaient séparés en 1855) Vicaire et précepteur, il dirigeait en même temps une petite école privée. Ses cinq années d'activité à Oberbronn marquèrent une étape importante dans son activité poétique.

### **Directeur d'école à Bouxwiller**

Après s'être démis de ses fonctions religieuses, il devint le 1<sup>er</sup> mai 1838 directeur de l'école supérieure de filles de Bouxwiller. Cette activité pédagogique le satisfaisait pleinement. Il écrivit à l'un de ses amis : « Je me plais dans le milieu scolaire. Le monde enfantin est le plus

beau, le plus naturel et le plus sain qui soit ». On lui avait confié en même temps les responsabilités de délégué du haut comité d'inspection des écoles primaires. C'est à cette époque qu'il donna, en collaboration avec Adolphe, « Die Alsabilder » (Images d'Alsace) (1835) et qu'il créa un journal littéraire alsacien « Erwinia » (1838).

En septembre 1841, le maire de Mulhouse, André Koechlin, lui offrit un poste de professeur de langue allemande au lycée de garçons. Selon le désir qu'il avait exprimé, on lui confia la classe de quatrième dont il devait s'occuper avec compétence trente années durant. Il rédigea plusieurs ouvrages scolaires, dont un « Cours complet de lectures allemandes », des « Premiers principes de la grammaire allemande » et des « Exercices de grammaire allemande, thèmes et versions » parus chez J.P. Bisler en 1854. Parmi ses élèves, auxquels il enseignait, l'allemand, le français, le latin et l'histoire, on relève Guillaume Baldensperger (plus tard. professeur de théologie à l'Université de Strasbourg), Joseph Coudre (vice-président des archives municipales de Mulhouse), J.-A. Courvoisier (pasteur) Emile Dollfus (président de la Chambre de Commerce) et Paul Stoeber, son neveu, qui devint avocat à Mulhouse.

En ce temps-là régnait dans la ville « l'esprit philistin le plus épais et le plus obtus ». Le grand mérite des frères Stoeber - mérite qui dépasse le cadre de l'histoire locale - est d'avoir réussi à faire de la ville un centre intellectuel important.

Le travailleur infatigable qu'était Auguste Stoeber trouva vite à Mulhouse un champ d'action très riche. C'est là qu'il fit paraître toute une série de travaux. Citons « Das Elsässisches Volksbüchlein » (poésies populaires alsaciennes - 1842) son premier livre de poèmes, « Der Dichter Lenz und Friederike von Sesenheim » (Le poète Lenz et Friederike de Sesenheim) « Geschichte der schönen Literatur der Deutschen für Elsässische Schulen » (textes choisis de la littérature allemande), « Die Sagen des Elsass » (contes d'Alsace - 1852). Devant l'ampleur de sa tâche, il déclina deux propositions de postes intéressants : celui de principal du gymnase de Bouxwiller et celui de professeur au Lycée moderne de Bâle.

Il se lia d'amitié avec L. Uhland (qui rendit visite à la Concordia de Mulhouse le 22 juillet 1846), J. Gotthelf et Jacob Grimm.

## Contre le « Roi des Français »

La révolution de février, comme d'ailleurs les journées de mars 1850, le trouva plein d'un enthousiasme clairvoyant. Il fut parmi les premiers à s'enrôler volontairement dans la Garde Nationale de Mulhouse le 29 février 1848, devant l'Hôtel de ville.

Intervenant pour une forme de gouvernement libérale, il combattit énergiquement Louis-Philippe par des écrits politiques signés « Gradais der Jungere » (Gradais le jeune) pseudonyme qu'il avait emprunté à son père. Il fit paraître également des articles politiques dans « l'Industriel Alsacien ». On lui doit des couplets satiriques qui rencontrèrent un vif succès. Chantés sur l'air de « Bonjour maître Corbeau », ils s'en prenaient spirituellement au Roi des Français.

Le professeur de quatrième n'aimait d'ailleurs pas davantage l'Empire, dont il était un détracteur acharné. Aussi, Auguste Stoeber et le professeur de dessin Eck furent-ils les deux seuls, au lycée, à refuser leur signature à la circulaire envoyée par le préfet aux fonctionnaires et qui leur signifiait de donner dans les 24 heures leur approbation au coup d'Etat de

Napoléon III. En mai 1870 également, il se rangea parmi les opposants à la nouvelle constitution du second Empire.

Dans le domaine littéraire aussi, Auguste Stoeber resta fidèle à ses opinions libérales. Ainsi, il avait traduit en allemand des livres de Jules Michelet et d'Edgar Quinet sur les Jésuites.

Pleines de fraîche sérénité et d'humour bon enfant, ses poésies avaient été presque entièrement écrites en allemand, sans qu'il eût par là nourri quelque intention politique.

Quant à ses poésies, en dialecte, elles étaient plus simples, plus proches du peuple. Mais son talent poétique n'était qu'un aspect mineur de ses capacités ; aussi abandonna-t-il progressivement ce domaine pour se consacrer avec d'autant plus de profondeur au passé de sa ville adoptive. Jusqu'à sa mort, il demeura au second étage de la maison qui fait l'angle entre la rue des Trois-Rois et l'impasse des Cendres.

## Docteur honoris causa de l'Université de Strasbourg

Il fut nommé bibliothécaire adjoint de la bibliothèque municipale en 1857, il en devint président en 1861. Il était également membre du comité de la Société des bibliothèques communales du Haut Rhin, que Jean Macé, originaire de Beblenheim, avait créée en 1863. L'année d'après, il fonda avec Frédéric Engel-Dollfus, Armand Ingold, G. Stoffel et Auguste Michel, le Musée Historique dont il allait devenir conservateur et plus tard, président au comité de gestion.

On retrouve bon nombre de ses articles dans la « Revue d'Alsace » et le « Bulletin du Musée Historique ». Co-auteur du « Dictionnaire Biographique d'Alsace », il participa également à la rédaction du « Elsässisches Samstagblatt » (hebdomadaire paraissant le samedi) et de la « Mülhauser Zeitung » (Journal de Mulhouse). En même temps, il échangeait une correspondance très importante avec les nombreux amis qu'il s'était faits parmi les personnalités scientifiques et littéraires de l'époque.

De nombreuses distinctions françaises et étrangères étaient venues entretemps sanctionner ses travaux. Nommé Officier de l'Instruction Publique en 1864, par le ministre de l'Education Duruy, on l'honora plus tard à Bale, Nuremberg et Francfort. A son 70<sup>e</sup> anniversaire enfin, il fut fait, docteur honoris causa par la Faculté de philosophie de l'Université de Strasbourg.

Mais sa santé ne devait pas résister à la longue à l'incessant labeur auquel il s'astreignait. Pendant, l'hiver de 1871-1872, il dut se démettre de ses charges pédagogiques. Lorsqu'il fut âgé de 74 ans, il quitta la bibliothèque municipale. Mais jusqu'à la fin de ses jours il assumait l'administration du Musée Historique dont il avait classé les trésors, facilitant ainsi leur accession et leur utilisation.

Une maladie de cœur incurable, compliquée d'hydropisie, l'emporta le 19 mars 1884, peu après minuit. Il était âgé de 76 ans. Inhumé au cimetière protestant, il y repose dans la parcelle G, aux côtés de sa mère Louise, née Kuss, et de son frère Charles, économiste de l'hôpital civil de Mulhouse. Sur la pierre tombale a été gravée une citation biblique : « Je vis et vous vivrez aussi ». Sur le monument entouré de lierre et de pervenches se trouve une couronne de lauriers en bronze. A ses pieds, on peut lire : « À Auguste Stoeber, ses élèves et amis » sur une plaque de marbre. À gauche, dans le coin, est planté un saule pleureur.

## Adolphe Stoeber

Deux ans après Auguste, le 1er juillet 1810, naissait Adolphe Stoeber. En 1818, il fut placé au gymnase Jacob Sturm. Huit ans plus tard, il terminait sa rhétorique en compagnie de son frère et entra à la Faculté de théologie de Strasbourg. Bachelier es lettres en 1828, il poursuivit jusqu'en 1833 ses études théologiques. Mais lui aussi devait s'adonner à un penchant poétique et littéraire.

En octobre 1832, Adolphe Stoeber devint précepteur des enfants du préfet Sers et se rendit à Metz. Il y resta trois ans, donnant également des cours d'allemand à l'Ecole Normale, de la ville. En 1834, il soutint une thèse intitulée « Idées sur les rapports de Dieu à la nature et spécialement sur la révélation de Dieu dans la nature », et obtint le baccalauréat de théologie. Après son ordination, il retourna à Metz avec l'intention d'aller poursuivre ses études à la Sorbonne. Il sollicita avec succès un poste de professeur à l'Ecole d'Artillerie de Metz, mais dut s'en désister, car il n'avait pas encore atteint l'âge de 25 ans qu'exigeait le règlement. En 1835, il quitta la ville et se retira chez sa mère, à Oberbronn (comme son frère Auguste) où il devint vicaire. De 1837 à Pâques 1838, il occupa les fonctions de pasteur suppléant à Mietesheim.

En septembre 1839, il fut appelé à Mulhouse pour y enseigner la religion au lycée et dans les écoles primaires. Il avait en même temps charge d'âmes à Wesserling où il se rendait par le chemin de fer, mis en service quelques semaines auparavant. Sa mère et sa soeur le rejoignirent bientôt et la famille s'installa au 53, rue des Trois-Rois (l'ancienne cour des Trois Bois).

### Pasteur à Mulhouse

Lorsqu'en décembre 1839 le pasteur Mathias Graf fut emporté par une attaque, il fut remplacé par le jeune professeur de religion que le Consistoire de Mulhouse élit à l'unanimité. Trois ans plus tard, la famille Stoeber s'installa dans un nouveau bâtiment de la cour des Johannites. Les Stoeber habitèrent ensuite au 11, rue Saint-Jean et, en dernier lieu, dans l'ancienne demeure de la famille Zuber-Spoerlin, 3, place Guillaume-Tell, que la femme de lettres, Marguerite Spoerlin avait occupée jusqu'à sa mort.

Mulhouse allait devenir la ville d'élection d'Adolphe Stoeber. Pendant cinquante ans, il fut un membre fidèle du conseil presbytéral et pendant trente années il présida le consistoire et la Société Biblique de Mulhouse. En même temps, il mettait ses compétences au service de la commission scolaire locale. Sa douceur paternelle lui gagna tous les cœurs. Sa foi, sa philanthropie, le zèle qu'il mettait au service de tout ce qui est bon et noble, ses aspirations idéales, lui valurent rapidement la reconnaissance et l'estime de tous ceux qui rapprochaient.

Le 22 juin 1848, il épousa une mulhousienne, Emma Rappolt. Ils devaient connaître 34 années de bonheur, parfaitement unis par la tendresse et leur similitude d'aspirations. Trois enfants naquirent de ce mariage : deux filles, Irène et Marie et un fils, Paul, qui devait devenir avocat à Mulhouse et qui mourut le 6 octobre 1941.

M<sup>e</sup> Paul Stoeber eut trois fils, dont un seul, M<sup>e</sup> Eric Stoeber, vit encore. Domicilié à Colmar, il est avocat auprès de la Cour d'Appel.

Pendant le ministère d'Adolphe Stoeber, en 1858, on fit malheureusement abattre l'ancienne église Saint-Etienne. Le 1<sup>er</sup> novembre 1866, c'est lui qui prononça le sermon de la consécration du nouveau sanctuaire. (Voir : « Pose de la première pierre fondamentale du Temple protestant à Mulhouse » (1859) et « Reden und Gebete bei der Einweihung der neuen ev. Kirche im Juli 1866 » (prédications et prières à l'occasion de la consécration du nouveau temple en juillet 1866).

## Son activité littéraire

L'œuvre poétique d'Adolphe Stoeber est marquée d'un pur sentiment religieux, étranger à tout dogme inflexible. Il contribua à l'élaboration en 1856 du « Mülhauser Gesangbuch » (un recueil de chants). La piété et une façon optimiste d'envisager l'existence se marient agréablement dans ses poèmes et chants profanes. Le plus connu de ses poèmes est intitulé « An den Dichter und Leser » (Au poète et au lecteur). C'est une sorte d'exhortation pleine de grandeur, où le conseil judicieux fait pendant à la force de l'image.

En 1865 il donna une opérette, "E Firobe im e Sundgauer Wirtshùs" (Une soirée dans une auberge sundgovienne) que J. Heyberger avait mise en musique. D'une exquise fraîcheur, une histoire versifiée du bon vieux temps de Mulhouse, « D'Fursteberger V'rgesse » (les Furstenberger oublient) parut en 1882. Deux ans plus tard, il écrivit à la mémoire de son épouse, décédée le 2 octobre 1882, un recueil de poésies très émouvantes « Efeukranz auf das Grabmal einer Heimgegangenen » (couronne de lierre pour la tombe d'une disparue). Un choix important de sermons commémoratifs imprimés, témoigne également de son inlassable activité de pasteur.

Le 15 avril 1890 - il exerçait son ministère depuis 50 ans - il célébra son jubilé sacerdotal. À cette occasion il fut, comme son frère Auguste, fait docteur honoris causa de la Faculté de théologie de l'Université de Strasbourg.

Il mourut deux années plus tard, le 8 novembre 1892, à l'âge de 82 ans et fut enterré au cimetière protestant. À ses côtés gît son épouse et son neveu Henri Meyer. Celui-ci était le fils de la fille d'Adolphe Stoeber, Irène, qui avait épousé Othon Mayer, recteur de l'Université d'Heidelberg. Sur sa tombe on peut lire cette citation qui résume en quelque sorte la conception qu'il avait de l'existence : « L'amour ne périra jamais ».